

Ḥamīd IZADPANĀH  
A. ROUH BAKHSHAN

## Une version *laki* d'un épisode du *Shāhnāma*

Une version bien peu connue du *Shāhnāma* est celle dont nous possédons un épisode sous forme d'un opuscule manuscrit composé en langue *laki* et relatant la grande bataille qui opposa les Iraniens aux *Tūrānīs* (Turcs du Turkestan).

Le *laki*, tout proche du *lori*, serait selon les spécialistes un dérivé du kurde<sup>1</sup>. Parlé sur le versant nord des montagnes du Luristan, le laki est la langue de l'ethnie du même nom, dont les membres habitent les régions d'Alishtar, Čağhalvandī et Delfān, situées entre Khorramābād, Borūdĵerd et Nehāvand. Cette ethnie aurait donné naissance à deux dynasties: les Atābakān du Lor-e Kūček ou Khorshīdīyān qui, de 580 à 1006 h./ 1184 à 1597, gouvernèrent une grande partie de l'ouest de l'Iran, et les Zands qui dominèrent la presque totalité de l'Iran de 1162 à 1209 h./ 1748 à 1794.

Le laki est la langue littéraire de cette région presque inaccessible dont les bronzes constituent un des trésors de l'art

---

1. Nous ne sommes pas de cet avis, comme le montrera l'étude que nous préparons concernant l'indépendance du *laki* par rapport à la langue kurde.

mondial. C'est la langue poétique de tout le Luristan: une grande partie de la littérature des *Ahl-e ḥaqq* ou *Yāresān*, dont l'origine remonte aux religions anciennes de l'Iran, est en laki. Outre les *Yāresān*, la plupart des poètes du Luristan ont choisi le laki pour s'exprimer en vers: presque tous les textes loris sont en laki. Ces poèmes sont toujours composés sur un même mètre et adoptent la forme du *mathnavī*, poème dont les vers sont rimés à l'hémistiche. Ce rythme métrique dit *hedjā'ī* est le mètre archaïque de l'expression poétique jadis appelée *fahlavīyāt* (vers composés à la pahlavie)<sup>2</sup>.

Outre les quatrains de *Bābā-Tāher* qui furent composés aux alentours du 5<sup>e</sup> s.h./ XI<sup>e</sup> s., le plus ancien témoignage daté de la littérature lakie est un quatrain conservé dans un florilège intitulé *Al-as'ila wa'l-adjwiba al-Rashīdīya* ou *Farāyed-e Rashīdīya*, compilé en 716 h./ 1316 par un certain 'Ali "Nezam", fils de Maḥmūd, fils de Maḥfūz, fils de Ra'īs Yazdī. Ce recueil fut fait en l'honneur du ministre et homme de lettres ilkhānide, *Kh'ādja Rashīd al-Dīn Faḏl Allāh* (640-718 h./ 1242-1318). Dans le seul exemplaire manuscrit de ce recueil qui se trouve à la Bibliothèque de Sainte-Sophie à Istanbul, nous trouvons sous la rubrique de "*Shi'r bi'l-fahlavīya*" (poésie pahlavie) un quatrain en laki à la louange du fameux ministre et portant la mention: "*Ṣūrat-e Khaṭṭ-e Fakhroddīn-e Lor*" (type d'écriture de *Fakhroddīn le Lor*). Bien qu'apparemment insignifiant, ce quatrain nous intéresse car, du point de vue lexical, il est en concordance avec le texte que nous présentons ici et qui, jusqu'à présent, reste unique en son genre.

Composé dans le style des *fahlavīyāt* et sous forme de *mathnavī*, ce texte s'est révélé à nous dans un manuscrit acéphale de 51 feuillets, paginés de 3 à 104: le premier feuillet est donc absent, tout comme les derniers puisque le texte est incomplet. Chaque page contient de 12 à 14 vers, soit 1437 vers au total. L'écriture, si l'on considère qu'elle provient d'une région presque totalement analphabète à l'époque, est lisible et même savante.

---

2. Pour plus de détails sur la langue et la littérature lakies voir *Ḥamīd Izadpanāh: Farhang-e laki* (Dictionnaire laki), Téhéran, Mo'assese-ye Farhangī-ye *Djahāngīrī*, 1367/1988.

Les termes lakis sont bien rendus. Selon des spécialistes que nous avons pu consulter, la couverture et le papier de l'ouvrage paraissent dater de plus d'une centaine d'années. Mais, au vu des vieux mots lakis employés dans le texte et actuellement inusités—bien que la langue ait subi peu de modifications au cours des ans—nous sommes en mesure de faire reculer la date de la composition de cet opuscule jusqu'à l'époque des *Atābakān*, dont sept sur vingt-quatre portèrent des noms *shāhnāméens*: *Shodjā-'oddīn-e Khorshīd*, Rostam, *Garshāsef*, *Shāh Rostam*, Rostam *Shāh*, *Djahāngīr* et *Shāhvardī*. C'est sans doute à l'influence de ces gouverneurs indigènes que la littérature lakie dut son développement, comme en témoigne notre texte.

L'aspect tronqué de l'ouvrage permet de supposer qu'il faisait partie d'un texte plus long et plus complet. Et en effet, nos recherches sur le terrain montrent qu'il y a eu, au *Luristan*, une version complète du *Shāhnāma* en langue lakie. D'autre part, on rencontre encore là-bas de vieilles gens qui, ne sachant ni lire ni écrire, récitent pourtant les vers du *Shāhnāma* dans leur langue maternelle—ou du moins, des vers de ce qu'ils croient être le *Shāhnāma*. Suivant certains témoignages, la célèbre épopée a été traduite en laki, ou plus exactement un *Shāhnāma* laki a été composé sur l'ordre d'*Atābak Shāh Rostam* qui arriva au pouvoir en 873 h./ 1468. Par les données que nous avons pu recueillir sur place, nous avons appris qu'il a existé au moins quatre exemplaires de ce *Shāhnāma* en laki, mais qu'actuellement il n'en subsiste aucune trace. Ceci nous semble corroboré par le fait que nous avons eu entre les mains un autre opuscule manuscrit de 264 pages qui contient trois histoires en vers lakis: *Ketāb-e Rostam va Zarhak* (Le livre de Rostam et de Zarhak), de 67p.; *Ketāb-e Ḥaẓrat-e Amīr va Maqātel, va koshta- shodan-e Maqātel* (Le livre de l'imam 'Alī et Maqātel, et la mort de Maqātel), de 77 p.; et *Ketāb-e Khorshīd-e Khāvar* (Le livre du Soleil levant), de 120p.

Ce dernier cahier a été copié en *shavvāl* 1337 h. (lunaire?) dans le village de *Bāqela* (il en existe deux dans la région: un au sud de *Khorramābād* et l'autre au nord-est de *Borūdĵerd*). Copié par un certain *Şeyd Moḥammad-e Ṭaṭarī*, le premier "livre" de ce cahier est la version lakie d'un autre épisode du *Shāhnāma*, portant sur le combat de Rostam contre Zarhak... Notre propos n'étant pas

ici d'étudier cet opuscule mais d'analyser le contenu du manuscrit beaucoup plus ancien qui fait l'objet de cette présentation, nous nous contentons de donner la copie de *Ṭaṭarī* comme preuve supplémentaire de l'existence d'une version lakie du *Shāhnāma*.

Revenons maintenant à notre manuscrit dont nous résumerons rapidement le texte. L'histoire commence lorsqu'on informe Afrāsīyāb, roi des Turcs, que les "tigres et les lions" (les braves) iraniens sont partis pour le Sīstān tandis que le roi Key-Khosrow est allé en campagne de chasse. L'Iran déserté de ses héros, Afrāsīyāb juge le moment opportun pour attaquer son ennemi de toujours et se venger de ses précédentes défaites. Pīrān, son ministre et conseiller, essaie bien de le dissuader, mais en vain. Afrāsīyāb ordonne une levée en masse et appelle à l'aide l'empereur de Chine, qui doit lui dépêcher le célèbre héros Palk-e Pīlsom (Palk aux pieds d'éléphant). En un mois, il parvient à rassembler deux fois neuf cent mille guerriers, et les poste à la frontière de l'Iran, au lieu-dit "Qal'a sorkha" (la Forteresse Rouge).

Key-Khosrow, qui s'est rendu à la chasse avec ses braves, ignore tout de ce qui se prépare. En effet, durant le temps de la chasse – quarante jours selon la coutume – le roi ne s'occupe plus des affaires du pays et laisse ce soin à un remplaçant, en l'occurrence son oncle Farīborz. A l'annonce de l'approche de l'armée ennemie, Farīborz prend à la hâte la tête de vingt mille hommes et se porte à la rencontre des troupes adverses dirigées par Garsīvaz, frère d'Afrāsīyāb. La bataille a lieu à "Shābak-tappa" et se termine par la déroute des Iraniens et la mise à sac du pays par les Tūrānīs.

Entre-temps Farāmarz, fils de Rostam, et ses deux fils Sām et D̲jahāngīr se rendent à la frontière du Turkistan pour y chasser l'onagre. Or, voici que D̲jahāngīr, entraîné par la poursuite d'un onagre, pénètre dans une forêt où il découvre, derrière un bosquet, une jeune fille en pleurs. A travers ses sanglots, elle supplie le Ciel d'appeler le Piltan (Rostam) et ses fils au secours de l'Iran. Effrayée tout d'abord, elle se rassure en voyant que D̲jahāngīr est Iranien et lui apprend qu'elle est elle-même Iranienne, faite prisonnière par les Tūrānīs lors des combats et évadée depuis peu. Elle informe ainsi D̲jahāngīr de l'absence du

roi, de l'offensive des Tūrānīs et du désastre qui a frappé le pays. D̲jahāngir retourne à toute bride retrouver son père pour le mettre au courant de la défaite, puis, accompagné de son frère et d'une armée de mille hommes, il fond sur Afrāsīyāb, pour lors paisiblement installé dans la plaine de Ram à fêter sa victoire.

Profitant de l'effet de surprise, D̲jahāngir et Sām viennent à bout de Palk qui y laisse la vie, mais leur armée succombe vite sous le nombre et, à l'issue du combat, il ne reste que les deux frères, blessés et se défendant de plus en plus mal contre la multitude des assaillants. C'est ici que se manifeste l'intervention divine car Farāmarz arrive sur ces entrefaites et inflige un revers foudroyant aux Tūrānīs, tirant ainsi ses deux fils de ce mauvais pas. A la tombée de la nuit, tous trois se retirent dans une forêt voisine pour se reposer, et reprennent le lendemain le combat contre un ennemi très supérieur en nombre.

Pendant ce temps, un messager est parvenu à retrouver le roi à la chasse, au pied du Kūh-e Sāyelān (le Mont ombragé) et l'informe de l'attaque des Tūrānīs, de la défaite de Farīborz et de la mise à sac du pays. Key-Khosrow se met directement en route vers le champ de bataille tandis qu'il dépêche un messager au Sīstān pour demander à Rostam de se rendre sans délai sur les lieux du combat. Rostam étant allé lui-aussi à la chasse pour quarante jours, un certain Zar-'Alī, palefrenier de Rakhš (le cheval de Rostam), se dirige en hâte vers le mont Owrang (i.e.: trône) et la forteresse de Kūhsār (i.e.: montagne) où Rostam a coutume de chasser. Or, tandis que Zar-'Alī chemine, Rostam voit en songe son grand-père, Sām, le suppliant de venir à son aide. A son réveil, il apprend le malheur du pays, le sort de son fils et de ses petits-fils ainsi que le message du roi. Il se précipite vers Atrak-Kūh, puis vers le Rūd-e Ram (la rivière de Ram), où il rencontre l'armée ennemie et lui inflige une écrasante défaite. C'est alors qu'un brave Tūrānī du nom de K̲harčang (celui qui a des pattes de crabe) entre en scène...

Le récit se termine là puisque les derniers feuillets du cahier sont perdus. Nous ne connaissons pas la suite de cette histoire qui, chez Ferdowsi, s'achève par le triomphe des Iraniens.

A la lecture de cette version, on s'aperçoit qu'elle présente de

sensibles différences par rapport au texte de Ferdowsi.

1. Dans le *Shāhnāma* de Ferdowsi, il n'est pas question de la chasse de Key-Khosrow et de Rostam à ce moment précis: à l'approche de l'armée ennemie, le roi rappelle ses héros et ils partent tous ensemble pour la bataille, considérée comme la plus grande qui fut livrée entre les deux pays et qui se termine par la défaite d'Afrāsīyāb.

2. Cette bataille n'a pas de nom précis dans le *Shāhnāma* de Ferdowsi, mais, traditionnellement, on la nomme "*Djang-e Davāzdah-Rokh*" (la Bataille des Douze Figures), alors que la version lakie porte le titre de "Bataille de Hamāvan", qui pourtant n'est mentionné dans notre texte qu'une seule fois et encore, très vaguement: Ṭūs, le commandant en chef de l'armée iranienne, parlant de ses exploits et des souffrances qu'il a subies lors de ses aventures au Turkistan à la recherche de Sīyāvaš, dit:

A la bataille de Hamāvan ma cuirasse m'a blessé,  
Alors que je n'avais d'autre habit que celle-ci.

3. La fille qui pleure dans la forêt est, selon le *Shāhnāma*, une fille de roi qui a fui son père en colère. Ce sont Ṭūs, Gūdarz et Gīv qui la trouvent, et elle devient finalement l'épouse du roi Key-Kāvūs dont elle aura un fils<sup>3</sup>. Dans le texte laki, elle s'est évadée de l'armée ennemie et a été trouvée par Farāmarz et ses deux fils. Rien par ailleurs ne nous renseigne sur le sort ultérieur de cette fille.

4. Dans le chef-d'œuvre de Ferdowsi, Pilsom est fils de Veysa et frère de Pīrān, ministre et sage conseiller d'Afrāsīyāb. Il est turc et non point chinois. Très brave, il peut venir à bout de tous les héros de l'Iran, et seul Rostam lui fait peur au point de fuir du champ de bataille. Dans la version lakie, Pilsom est le sobriquet d'un héros chinois qui s'appelle Palk (inexistant dans le *Shāhnāma*) et qui sera tué par un héros iranien du deuxième degré (Sām, petit-fils de Rostam).

5. Ce même Sām n'existe pas dans le *Shāhnāma* qui fait souvent mention d'un autre Sām, (Sam-e Narīmān), grand-père de

---

3. Voir l'article du professeur Djavād HADĪDĪ, "La fatalité dans le *Shāhnāme* de Ferdowsi", *supra*, p.31ss.

Rostam, et que jamais nul n'a pu battre. Ainsi ce Sām, fils de Farāmarz, est créé de toutes pièces par l'auteur laki. Il en est de même pour d'autres comparses tels que *Kharčang*, *Kūzīb* et *Zar-'Alī*...

6. L'auteur inconnu de notre manuscrit a une préférence déclarée pour certains nombres: quarante (c'est ainsi que la chasse dure "quarante jours"), comme c'est également le cas dans le *Shāhnāma*, mais aussi soixante-mille: dans une première attaque des *Tūrānīs* contre l'Iran, les assaillants tuent 60.000 "barbus" (hommes âgés) et 60.000 "imberbes" (jeunes hommes... ou jeunes femmes?), ils coupent les seins de 60.000 femmes (afin qu'elles ne puissent plus nourrir d'hommes de guerre), ils emmènent 60.000 chevaux et, enfin, pillent 60.000 tentes. On ne trouve rien de semblable dans le *Shāhnāma*.

7. Le texte laki contient un nombre considérable de toponymes qui n'apparaissent pas dans le *Shāhnāma* mais dont on peut retrouver la trace dans la région du Luristan: *Kūh-e Owrang*, *Kūh-e Sāyelān*, *Qal'a-Sorkha*, *Qal'e-ye Kūhsār*, *Ram* (nom d'une rivière et d'une plaine), *Shābak-tappa* etc...

Il nous semble donc que notre auteur a pu se trouver en possession d'une version des mythes anciens de l'Iran, tout à fait différente de celle de Fersowsi<sup>4</sup>, à moins qu'il n'ait puisé dans plusieurs épisodes du *Shāhnāma* pour en faire une mouture personnelle. Dans l'état actuel des connaissances, il nous est bien difficile de nous prononcer en faveur de l'une ou l'autre solution. Néanmoins, les nombreux termes *shāhnāméens* du texte nous incitent à opter pour la seconde. Les toponymes et les noms propres mis à part, voici quelques occurrences des termes *shāhnāméens* reproduits dans le texte laki: *babr* (tigre, dans le

→ p. 74

4. Il est à souligner que de nombreuses localités du Luristan portent des noms *shāhnāméens* sans pour autant correspondre forcément à des lieux cités dans le *Shāhnāma*: ainsi, dans la région de Čegenī: *Takht-e Manīža* (Le trône de *Manīža*), *Takht-e Afrāsīyāb* (Le trône d'*Afrāsīyāb*), *Čāh-e Bīžan* (Le puits de *Bīžan*); également sur le versant nord d'*Oštorān-kuh*: *Takht-e Rostam* (Le trône de *Rostam*), *Mela-Rostam* (La gorge de *Rostam*), *Jāpā-Rakhš* (La trace des pieds du cheval de *Rostam*); enfin, dans le sud du Luristan: *Čīno-Māčīn* (La Chine et le Turkestan), *Ākhor-e Rakhš* (La crèche de *Rakhš*), *Qal'e-ye Sangbārān* (La forteresse de *Sangbārān*)...

بزانو ایران حالتش به حالت

ارباد از خبر بر چه دستان

خبر در ایو نوه ذال بر

دو از منج به مویخ مکر کلنار

پلیتن زانو به ظلم و ستم

کا و سرو غم میکرو بدست

یا حق از خبر زو سیا و پیش

خالق نه تو نه زو بدم رس

نکاهه سر به در دست بزاره انزه

میونتی چینی ژیر نو جا سو ارن

کرز کا و سر گردنش و چنگ

به چاره مظلوم هو ریز انو جا

عزنی که از دست ظالم تو رنه

میکرم و نه فرام کردن

بر کشتی درت اولاد دانگ

تحقیق بو لیثان فرقه رمان

ضن فرامرز باز هم جهانیکر

و شکر فلک ماوران بو اره

بیان مپوشو چه رزم از جم

خاقان و فتغور کنت مهر و شک

مخبر بو چه کار بو ر بزارشی

کسی بکمان مونس چه کسی

دیشی پهلوانی چینی ب ستون کوه

تمام پولاد پوشش غرق غبارنی

نوبت عظیم سان و بدنگ

بجده زنی برد پر حمت پناه

نه مغرب سپاه یا فتغور رنه

حمت به ارجاه منش اولادنی

ار مرد در رنگ

Page 14 du manuscrit: D\_jahāngīr rencontre  
une jeune fille qui se lamente sur ce qui est arrivé à l'Iran:

**Translittération du texte lakī**

Bezānūn Irān ḥāleš bad ḥālen  
Bargaštī dowlat owlād-e Zālen

Ar bād ī khavar barū pey Dastān

Taḥqīq bū lišān ferqe-y sar-mastān  
Khavardār bebū nave-y Zāl-e pīr  
Āene-y Farāmarz bāz ham D\_jahāngīr  
Rū zamīn ja hūn makarān golnār  
Va šamšīr Falak māvarān be vār  
Piltan zānū dī zolm va setam  
Bayān mapūšū razm-e ī jam  
Gowv-e sar va khašm magīrū be dast  
Khāqān-o Faghfūr gešt madū šekast  
Yā Haqq ī khavar zū biyā vā piš  
Mokhber bū ja kār bowr-e bi-andīš

Khāleq har Tōnī, zū ve dādem ras  
Kas-e bi-kason, mūnes-e bi-kas  
Nāgāh sar hōrdāšt be zārīyō-andūh

Dīš pahlevānī cūn Bī-setūn-kūh

Hayūnī cūn šīr nōjā sūāran  
Tamām pūlad-pūš, qarq-e qobāran  
Gorz-e 'gowv-e 'sar' gardaneš va čang  
Nō biše-y 'azīm madrān va bī dang  
Bīčāre-y mazlūm hōrīzā nō jāh  
Sōjde-y zamīn berd bū hešmat-panāh

'Arz kerdī fedāt, zāher Tūrānī  
Ney Maghrib sepāh yā Faghfūrūnī?  
Magīrem va ney ferārem kerden  
Qesmat be ī-jā meneš överden...

**Traduction française**

Sachez que l'Iran se porte fort mal,  
Le bonheur a tourné le dos aux enfants de  
[Zāl;

Si le vent faisait parvenir cette nouvelle à  
[Rostam,

Il ne manquerait pas d'aplatir ces ivrognes.  
Si Farāmarz et D\_jahāngīr,  
Les petits-fils du vieux Zāl, étaient avertis,  
Ils rougiraient de sang la face de la terre  
Et rompraient le ciel à coups d'épée.

Si Rostam connaissait cette brutale invasion,  
Il revêtirait bien vite sa cuirasse,  
Prendrait avec colère sa massue  
Et battrait à plate couture les rois de la Chine.  
O Dieu! Fais lui connaître cette nouvelle,  
Que ce héros revienne de son insouciance et  
[sache ce qui est arrivé.

Tu es Créateur de tout, rends-moi justice,  
Ami et compagnon des délaissés.

Tout d'un coup, elle leva douloureuseuse-  
[ment la tête

Et vit un héros grand comme le Mont  
[Bī-sotūn

Monté sur un cheval qui ressemblait à un lion,  
Complètement revêtu d'acier

Et qui traversait silencieusement la forêt,  
Une grosse massue à la main.

De terreur, la pauvre fille se dressa,  
Se prosterna devant cet homme de magnifi-  
que aspect

Et dit: O toi qui as l'apparence d'un Turc,  
Es-tu du Maghrib ou de la Chine?

Je pleure, je ne peux m'enfuir,  
C'est la providence qui m'a amenée ici...

sens de “brave”), *bayān* (peau de tigre, cuirasse de Rostam), *bazm* (festin), *derafš* (drapeau), *gorz-e gāv-sar* (massue à tête de bœuf), *Khosrow* (roi), *Kūs* (timbale), *mard-e djangī* (homme de guerre), *mast* (ivre), *nām* (nom, honneur), *pahlevān* (héros), *pūr* (fils), *razm* (combat), *sarhang* (commandant), *sekasi* (habitant du Sīstān), *šīr* (lion, dans le sens de “brave”), *tīre-šab* (nuit sombre), etc...

Outre ses particularités historico-géographiques, ce texte présente un intérêt linguistique évident. En effet, il nous montre certains changements survenus dans la syntaxe de la langue et la prononciation des mots *lakī*-s. Par exemple /č/ a donné sa place à /t/ comme *vāčēn* → *vāten* ou *veten* (parler), et à /š/ comme *māčām mūšem* (je dis, je parle), alors que dans d'autres mots c'est la modification inverse qui s'est produite, tel *šeyen* → *čeyen* (aller) et *mašem* → *mačem* (je vais). /ĵ/ a laissé sa place à /z/ comme dans *Ĵa* → *za* (de). Et enfin, *ow/ō* s'est transformé en /b/ comme dans le mot *bowr* → *babr* (tigre). On pourrait multiplier ainsi les exemples.

A l'issue de cette brève présentation, nous ne prétendons pas avoir épuisé les remarques que doit susciter toute version dialectale et régionale du *Shāhnāma*. Nous espérons toutefois avoir soulevé une question dont l'intérêt n'échappera pas aux linguistes et aux spécialistes d'histoire littéraire. Les études *shāhnāméennes* ne peuvent que profiter des avatars du texte de Ferdowsī, tout à fait éclairants sur la place qu'il a prise au cours des siècles dans les mentalités populaires.